

## AU LOIN

Lors d'un voyage en Afrique et en Asie en 1966-1967, « petit bourgeois progressiste », je souhaite me confronter aux alternatives sociales et culturelles du tiers-monde<sup>1</sup>. Telles, du moins, que des Occidentaux l'imaginent sinon l'espèrent, construisant des mythologies à partir d'autres modes, comme en présage de ce qui adviendra en 1968.

C'est le cas, en particulier, au Mali, à l'automne 1966. Cet État se réclame d'une démarche relevant du socialisme. Le président malien, Modibo Keita, est partisan d'une alternative au communisme et au libéralisme. Il opte pour le régime du parti unique supposé répondre aux attentes des populations, et ce hors du modèle libéral. Des brigades socia-

---

1. J'y ai consacré l'ouvrage *De Dakar à Tokyo*, Paris, Galilée, 2014.

listes participent à l'émulation des travailleurs. Certaines ont pour nom Patrice Lumumba, Fidel Castro, autant de noms qui me font rêver, moi, l'Occidental pris dans les brouillards frileux de l'Hexagone. Un contexte relativement similaire prévaut au Congo-Brazzaville, celui d'Alphonse Massemba-Debat.

Lors d'un séjour en tant qu'alphabétiseur dans l'Ouarsenis, en 1964, alors l'Algérie benbelliste, celle de l'autogestion, je pressens, à la suite de Frantz Fanon, les lendemains moroses des indépendances. Les perspectives annoncées, celles des slogans affichés dans les rues d'Alger, tels que « La révolution par le peuple, pour le peuple » ou « L'autogestion, voie vers le socialisme », s'estompent.

Ainsi, les situations sociales et culturelles que je vis sont pour moi autant de travaux sur motifs. Par la plume, le clavier, le pinceau, je dis de l'existentiel et du sociétal, du moi et des autres. Pris dans les rets des contingences structurelles et émotionnelles, je les traite d'emblée de manière socio-anthropologique.

Lors de ce même voyage, je souhaite accéder à la Chine de Mao Zedong afin de percevoir de manière plus effective le régime maoïste.

Celui-ci m'intéresse depuis longtemps, en particulier par les perspectives qu'il propose, différentes de celles du monde occidental : la consommation, le monde des objets et la société du spectacle. En 1959, j'avais fait, au lycée, un exposé en classe de philosophie sur le Grand Bond en avant. La Chine communiste, à l'époque, n'était pas encore reconnue par la France. J'obtenais des informations et des photographies seulement par l'intermédiaire de sa représentation à Paris.

Ma présence, au second semestre de l'année 1966, dans ces régimes « révolutionnaires », déçoit mes attentes et mes illusions. Ils prédisent peu, pour moi, d'autres devenirs.

## RETOUR

En 1968, à Paris, n'ayant pu accéder à des contextes apportant des éléments nouveaux dans l'émancipation sociale et humaine, désillusionné, je reprends contact avec la réalité politique et sociale française. Marqué par l'influence sartrienne, j'essaie d'assumer tant soit peu l'ambiguïté sinon la nausée d'un monde où ma présence m'apparaît plus que factuelle

et contingente. Cependant, en positif, les tentatives collectives de modifier les choses, de poser un ou des actes me mobilisent.

Mai 68 en sera alors l'un des cadres majeurs. Par l'intermédiaire de ma future femme, Michèle, mathématicienne et normalienne, j'assiste à une intervention de Louis Althusser, rue d'Ulm. Je me lie avec des militants d'extrême gauche et de gauche. Une étudiante, informée de ma recherche d'un emploi, me propose un poste de bibliothécaire et d'animateur culturel dans un comité d'entreprise. Ceci consiste en une présence, à mi-temps, dans différents restaurants et cafétérias. Le préposé met à la disposition des employés et des ouvriers un choix d'ouvrages, de disques, ainsi que des informations sur les activités culturelles du CE, en l'occurrence de la Régie autonome des transports parisiens.

Ma présence, celle d'un étudiant, est partiellement ambivalente. Mon employeur est le syndicat majoritaire de l'entreprise, la CGT, organisation proche du parti communiste. Ce dernier fait l'objet de très nombreuses critiques, dues à ses positions bureaucratiques. Il se révèle, depuis longtemps, incapable de modifier fondamentalement le rapport de

force entre patronat et salariés, entre dominants et dominés.

Ma position dans cet emploi reprend les thématiques maoïstes, dont mon implication au nom du slogan : « Pour une CGT prolétarienne ». Ce travail me permet, sur la longue durée, le côtoiement d'agents de la RATP. Il a lieu lors du partage des repas dans la cantine, ma présence s'étendant de 11 heures du matin à 3 heures de l'après-midi. Ces relations de voisinage, de coudoiements plus ou moins empathiques s'ouvrent sur les comportements de travail au quotidien. Je m'attache, dans une démarche déjà socio-anthropologique, à écouter et à échanger les propos ordinaires de table, à étudier les structures et les dynamiques en présence, le rattachement de tel ou tel à un groupe professionnel et/ou syndical. Ces références sont cependant souvent brèves et lapidaires. Ma présence, dans un premier temps, suscite des silences ou des changements de conversation face à l'intrus que je suis. Sur la durée, ces comportements s'atténuent. Je deviens un quasi-habitué, quand bien même mon statut d'étudiant reste perçu comme celui d'un « sachant » et eux comme « personnels

d'exécution ». Ceux qui me tolèrent, voire m'acceptent, sont les salariés en marge des instances majoritaires tels que Jean-Claude, chef de train, adhérent à un syndicat lié à Lutte ouvrière, et Louis, régulateur au poste de commande centralisée qui fait ample référence au journal anticlérical *La Calotte*. Les plus orthodoxes, dont les cégétistes, interviennent peu en ma présence. Ils me considèrent comme, peu ou prou, un « gauchiste ». Pour ma part, je m'attache aux praxis, aux vécus quotidiens de ces salariés. Je m'en tiens, pris dans l'ambiance paisible de cet « ensemble populationnel<sup>1</sup> », à ne pas affirmer de positions politiques radicales.

Des échanges factuels ou dans le cadre de discussions, plus spécialement aux moments creux des après-repas, me permettent de percevoir les éléments que, la plupart du temps, les sociologues du travail ignorent, sinon vilipendent. Pour ces derniers, ce qui relève du temps hors production est non significatif par rapport aux fondamentaux de l'aliénation et de la réification. Ils illustrent la conscience

---

1. Ce terme fait référence à la démarche socio-anthropologique que je commence à développer à cette époque. Cf. *Socio-anthropologie du contemporain*, Paris, Galilée, 1995.

faussée de travailleurs pris dans la nasse de l'idéologie dominante<sup>1</sup>.

La réitération de ces moments s'effectue également dans les temps hors travail, autour de parties de jeux de dame ou de tarot. J'apprends ce dernier et contribue à compléter les tables lorsque les joueurs ont besoin d'une personne supplémentaire. Ils acceptent, souvent faute de mieux, cet étudiant que je suis. Je reste par ailleurs modeste, compte tenu de mes faibles compétences dans ces jeux. Parfois, ces parties se continuent chez l'un ou chez l'autre. Ce sont des occasions pour évoquer librement tel ou tel événement personnel. Tout cela permet de rétablir un équilibre face au soi-disant intellectuel dont je porte le masque. J'ai une brève liaison avec une receveuse, alors que son mari est absent. Je me retiens de faire mention tant de la personne que des circonstances.

Comme lors de mon long voyage en Afrique et en Asie, je prends des notes et je suis attentif à la diversité des points de vue. Je ne me contente pas de réflexions essentiel-

---

1. Cf. Georg Lukács, *Histoire et conscience de classe*, Paris, Minuit, 1960.

lement basées sur des rapports de travail ou des questions syndicales, mais je m'attache au vécu : vie familiale, problèmes de santé, de couple, de « drague », tout autant que de diatribes et de moqueries vis-à-vis de tel ou tel personnage de l'encadrement ou du champ politique...

Dans les échanges verbaux où domine l'humour, les catégories de classe, de genre ou de couleur sont souvent allègrement subverties. Un chef de station interpelle un de ses collègues : « Bon, je te quitte, je vais aller faire ma putain ». Une employée lui répond : « Moi, mon bonhomme, il n'est pas chômeur ou gréviste, il est actionnaire chez Renault ! ». La gérante de la cafétéria, Yoyo, s'adresse à l'un des habitués, salarié noir : « Ça va, sale Noir ? – Garanti grand teint ! Moi, je n'ai pas besoin d'aller à la mer pour me bronzer ! ».

Un machiniste, conducteur, rapporte un incident lors de sa tournée sur la ligne d'autobus 48 : « Un gosse de 12 ans, à Neuilly, je lui dis : "Tu me donnes ton billet !". Il me répond : Monsieur, chez moi, la bonne me dit "Vous" ! Alors moi, je lui ai répondu : Et moi, je te dis "Merde !" ».



Ces échanges impliquent également les rapports sexuels : « Vous faites semblant de vous engueuler, mais quand il s'agit d'un coup de quéquette... et puis pourquoi vous ne vous mettez pas en grève ? Vous avez peur de rentrer et de trouver votre femme avec des julots ! ».

Tout ceci est exprimé avec un sens de la répartie indéniable. Ces moqueries visent également les voisins d'atelier ou de bureau, ainsi que les patrons, et ne se soucient pas d'un « politiquement correct », notion alors encore inconnue.

Ces éléments sont peu pris en compte par les collègues sociologues, psychologues, psychosociologues, anthropologues, dans leurs travaux. Pour eux, le travail ne peut être envisagé que comme un temps mort, où l'individu subit les contraintes et ne saurait exprimer autre chose que de la résignation, de la souffrance, sinon de la révolte. De ce fait, les implications journalières à l'atelier, dans l'usine, dans les bureaux, donneraient peu de possibilités pour exprimer des regards distants sur les situations subies. L'homme et la femme au travail sont des êtres exploités, dominés. Leur marge d'au-

tonomie correspond seulement, sinon principalement, à une critique éventuelle plus ou moins argumentée du degré de soumission qui est la leur. Le travail au quotidien est un temps contraint.

Ceci est le point de vue des chercheurs inscrits dans la démarche marxiste classique. Pour ces derniers, les espaces de liberté sont ceux que procure l'implication syndicale et collective, seule capable de dénoncer et de modifier les rapports de domination. Un tel point de vue oblitère les dimensions symboliques, personnelles, individuelles au bénéfice de celles propres à l'ensemble du collectif. Ces dernières s'affirment lors de mouvements puissants : arrêts de travail, grèves, occupations.

Il est donc peu question de faire de l'humour dans ce contexte, de parler de rapports personnels, familiaux, de rencontres amicales ou amoureuses approfondies ou épisodiques.

La domination masculine trouve, dans les moments de libération de la parole, l'expression de sa prépondérance, celle de l'homme sur la femme, qui se traduit par des propos à résonance machiste. Un relatif renversement des rôles s'y effectue à l'avantage de l'ouvrier

mâle et au détriment de l'ouvrière ou de l'employée : le premier endosse le statut et le rôle de patron, et la seconde, ceux de prolétaire.

Je retranscris tous ces éléments dans un ouvrage que je rédige au cours de ces mois d'observation. Ce manuscrit, proposé au Seuil et soutenu par les directeurs de collection Jean Cayrol et Jean-Marie Domenach, est refusé par la haute direction... Il s'intitule : *Métropolis*. Il sera publié ultérieurement, en 1977, par une association constituée avec des amis, « Tigres en papier ».

Cet échec, que croisent mon divorce et le départ de Jane R., liaison intense de plusieurs mois, me marque profondément et induit une dépression récurrente et structurelle nourrie de ces avanies. De fait, prévaut aujourd'hui le sentiment d'avoir été dépassé par des situations que j'aurais dû maîtriser, ce qui m'aurait permis d'accéder à une certaine reconnaissance. Le refus de me mettre sous la tutelle de tel ou tel, d'avoir un patron, contribue à me maintenir dans un statut en deçà de mes prétentions. La figure récurrente de mon père et mon opposition à ses attentes en termes professionnels y contribuent fortement. Le rejet des petits ou